

## ANNÉE 2006

### ALLOCUTION D'ACCUEIL DU PRÉSIDENT FRANÇOIS GERBAUD

« L'avenir est la parcelle plus sensible de l'instant ». Paul Valéry.

En ces moments ou de grands événements nous mettent au partage d'émotions sans frontières et d'interrogations sans réponses, notre rendez-vous de Quasimodo, dans sa traditionnelle dimension, garde toute son amicale et solidaire opportunité, et son message tout son sens. C'est en effet, au-delà du rituel, l'expression de notre fidélité à ce lycée qui nous a construits, les uns les autres, à travers le temps et ses vicissitudes, les générations et leurs différences. Ce lycée qui a donné à notre pays et à notre histoire et dans toutes les disciplines, tant de personnages importants, ceux que Jean-Louis Vergeade a passionnément rassemblé, dans son livre, sorte de Panthéon de nos mémoires.

Tradition n'est pas habitude et notre rencontre de Quasimodo ne fait pas de nous des anciens combattants à la recherche de leur adolescence perdue, mais des passeurs de relais, dans le parcours jamais achevé, de ce lycée auquel nous devons tout. Il est en effet très important de ne pas refermer le livre que d'autres continuent à écrire au prétexte que nous en avons tourné quelques pages hier; pages tournées n'est pas livre fermé. C'est encore plus évident aujourd'hui dans notre société en mouvement. Elle ne cesse de s'inventer des moyens d'investigation et de communication qui, jour après jour, déchirent le ciel de lit de nos environnements pour nous projeter, non sans vertige, dans des cieux inconnus et des perspectives souvent incertaines. En fait, rien de nouveau dans cette évolution, même si elle a changé de style sous les lumières crues de notre état cathodique. Hier avait les mêmes pesanteurs, les mêmes incertitudes.

Pour les lycéens de ma génération s'y ajoutait la terrible angoisse de la guerre, de ses épreuves, de ses cruautés, de ses déchirements. C'est ici, au lycée, que nous avons appris à y faire face, à acquérir ce savoir qui vaccine contre la soumission et qui donne en même temps lucidité et humilité, indispensables compagnons de route.

Notre lycée, je vous avoue y penser souvent. Pas seulement en passant devant, dans l'avenue en chantier qui lui donne un environnement territorial nouveau et mieux adapté à son accès et à sa sécurité. Mais aussi parce qu'il a été pour nous tous le premier maillon, le premier parcours de nos vies. Il a été pour moi, l'ouverture vers mon métier de journaliste et ma responsabilité de parlementaire.

Parlementaire associé à beaucoup d'autres, je lui devais bien assistance pour qu'il reste un lycée quand, il y a quelques années, certains rêvaient d'en faire un collège.

Sénateur, il a été souvent mon compagnon de route, notamment dans les récents débats sur l'école, quand, dans la rue, de gigantesques monômes organisés et souvent avec la complaisance d'associations de parents d'élèves et d'enseignants ont rassemblé des lycéens et des étudiants auxquels on a fait croire que la rue l'emporterait sur la loi. Manifestations qui m'ont rappelé ce mot du Général de Gaulle: « Quand il s'agit de flanquer le désordre, les français n'ont pas leur pareil ! ».

Redevenant sénateur, plutôt que président de notre association, je dois vous dire que j'ai voté cette loi sans état d'âme en espérant que les réformes qu'elle annonce soient réellement, sur le terrain, les bons outils d'enseignement, d'éducation et d'orientation pour les établissements, leur encadrement, le respect de leur autorité, les enseignants et leurs élèves.

Disant cela, il me vient en mémoire cette partie de la loi consacrée à la promotion de l'enseignement des langues; ce qui m'a permis de revenir, un instant, au lycée pour me souvenir de Monsieur Blanchot, qui dans les années 40 nous initiaient à l'allemand en écrivant Goethe en gothique ; sans doute pas le moyen le plus approprié pour nous familiariser avec cette très belle langue allemande.

De mon banc au Sénat, en pensée, je fis également retour au lycée à l'occasion d'un autre interminable débat : la loi sur les territoires ruraux dont notre département est un vivant exemple. Comment en effet ne pas me souvenir de ces nombreux pensionnaires du lycée qui venaient précisément de ce monde rural que beaucoup d'entre eux ont aidé à résister à l'érosion du temps et à ses modernités agressives.

Témoignage qu'il n'y a pas pour le monde rural de fatalité, de déclin, mais nécessaire mobilisation des moyens, des solidarités, des innovations pour le promouvoir, dans son inestimable richesse que sont son espace et sa qualité de vie.

Dans ce débat, Monsieur le Proviseur, vous m'avez été d'un grand secours en me remettant en mémoire par votre remarquable discours de novembre 2003, ce que disait Jean Giraudoux, lors d'une remise des prix en 1928. S'adressant aux lycéens, il dit, ce jour-la : « Je me suis toujours réjoui qu'il y

eut au centre de la France, non pas comme on le croit, un massif central, mais ce qu'on pourrait appeler un calme central, une placidité centrale, un pays de plaine sans arrogance, de paysages discrets, de rivières peu bavardes. Ce n'est pas une spécialité si virulente d'être berrichon que d'être corse ou marseillais et l'emprise de notre province sur nous, se traduit moins par des exigences et des vertus locales que par une tranquille aptitude à la constance et à la sagesse ».

Cette vision du Berry, Monsieur le Proviseur, vous avez très bien su la décliner dans notre lycée que vous dirigez avec autorité, intelligence et ouverture. Le moment de redire avant de conclure, qu'en nous donnant son nom, Jean Giraudoux nous fait un grand honneur, que nous en tirons fierté, laissant naturellement sur le bord de la route les initiatives partisans, malveillantes inopportunes, historiquement tronquées qui ont inutilement visé l'un de nos plus grands anciens.

Notre réponse : le mépris.